

François de Sales
& Jeanne de Chantal

CORRESPONDANCE



DESLÉE DE BROUWER

Correspondance

*Nous tenons à remercier particulièrement
madame Nicole Laurent-Catrice
et le père Max Huot de Longchamp
pour leur travail de relecture.*

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2016, **Groupe Artège**
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-07807-6

ISBN pdf : 978-2-220-02033-4

François de Sales
et Jeanne de Chantal

Correspondance

Édition et présentation par David Laurent

Introduction par Max Huot de Longchamp

DESCLÉE DE BROUWER

AVANT-PROPOS

Aux philothées et théotimes¹ des rives de la Seiche,

Chères philothées, chers théotimes,

C'est en ce 26 avril 2014, à l'occasion du 410^e anniversaire de la rencontre entre François et Jeanne, saint François de Sales et sainte Jeanne-Françoise de Chantal, que j'ai mis la dernière main à cette édition de leur correspondance.

Depuis 2001, à l'invitation du Père Max Huot de Longchamp² et avec ses encouragements, semaine après semaine, j'ai copié la correspondance entre ces deux amoureux. Amoureux du Christ. À tel point que cet amour les a unis d'une façon unique dans la longue série des amitiés spirituelles. À tel point qu'il nous est apparu assez rapidement que nous devions vous faire profiter de cet amour tout à la fois fraternel, paternel et filial.

C'est donc en pensant à vous, chères philothées, chers théotimes, que j'ai poursuivi l'ouvrage. Partant du français de l'évêque de Genève – début du XVII^e siècle – j'ai voulu d'une part rester le plus proche possible de la langue consignée dans « l'Édition d'Annecy³ » et d'autre part vous livrer un texte facile à lire, en français courant, où l'absence d'obstacle permet de profiter pleinement du fond, sans trébucher sur

1. Philothée (du grec : *aimée de Dieu, amie de Dieu*) : ce prénom – passé dans le langage courant – désigne la fille spirituelle par excellence. François de Sales adressera son *Introduction à la vie dévote* à une Philothée. Théotime (du grec : *qui craint Dieu, qui aime Dieu*) est son pendant masculin. François de Sales écrira son *Traité de l'Amour de Dieu* à son « cher Théotime ».

2. Modérateur de l'association Saint-Jean-de-la-Croix à Mers-sur-Indre (diocèse de Bourges), spécialiste de saint François de Sales.

3. *Œuvres de saint François de Sales*, édition complète publiée par les religieuses d'Annecy, imprimerie J. Niérat, Annecy, 1892-1919, dite *Édition d'Annecy*.

la forme. Autant que faire se peut, j'ai respecté les mots salésiens, ou à défaut leurs racines, leurs sonorités, leur rythme. À titre d'exemple, « s'amuser » a été changé en « s'attarder », mais « affection », mot incontournable du vocabulaire salésien, a été conservé dans le sens d'attachement ou de volonté.

Néanmoins, il a fallu parfois traduire – sans trahir ? – des mots ou des expressions qui ont aujourd'hui un sens bien différent. Qu'auriez-vous pensé si j'avais conservé les « sacrées mamelles » de la Vierge Marie, ou la « sacrée épouse » ? Ici, quatre siècles ont changé le sens d'un mot ; là, un verbe transitif est devenu intransitif – ou inversement – obligeant à remodeler la syntaxe de la phrase. Mais toujours en essayant de garder sa patine, et surtout de rester fidèle à l'esprit de l'auteur.

Les lettres de Jeanne de Chantal, quant à elles, ont été transcrites à partir du recueil de sœur Marie-Patricia Burns¹. Elles sont hélas beaucoup moins nombreuses (46), la plupart ayant été brûlées par la Mère de Chantal après la mort de son directeur spirituel². Elles ont été insérées dans la chronologie, parfois incertaine, des lettres de François de Sales. Ces dernières sont nettement plus nombreuses (424), mais également incomplètes.

Il ne s'agit pas là d'une édition critique. Pour autant, il m'a paru important de conserver de l'Édition d'Annecy les notes historiques et biographiques. Les notes que vous trouverez ici en sont très largement inspirées, avec quelques simplifications ou quelques compléments selon le cas. Il me semble qu'elles ajoutent de la consistance à ces vies déjà riches, lesquelles vies, particulièrement celle de l'évêque de Genève,

1. Marie-Patricia Burns, *Sainte Jeanne de Chantal, correspondance, édition critique*, Édition du Cerf, Paris, 1987.

2. Jean-François de Sales, frère et successeur de François, ayant trouvé ces lettres dans les affaires de son frère, les avait remises à Jeanne.

s'inscrivent pleinement dans la société de l'époque, dans l'histoire et la géographie du XVII^e siècle français et savoyard¹. Les notes viennent en quelque sorte planter le décor vivant de la relation entre Jeanne et François.

C'est pour la même raison que nous avons fait le choix de publier l'exhaustivité des lettres qui sont parvenues jusqu'à nous (dont une est inédite)². De ce fait, de petits billets « utilitaires » côtoient de magnifiques lettres où la beauté de la langue salésienne est au service des meilleurs conseils spirituels. Comme dans une vie de couple, la vie quotidienne et les plus beaux moments d'intimité forment un tout indissociable.

La numérotation respective des lettres a été conservée, simplement retranscrite en chiffres arabes. Les numéros des lettres de Jeanne de Chantal à son directeur spirituel ont été préfixés par « JDC ». Les résumés en tête des lettres de l'évêque de Genève sont également, à peu de chose près, ceux de l'Édition d'Annecy.

Enfin, pour vous mettre l'eau à la bouche, le spécialiste salésien qu'est Max Huot de Longchamp vous fera prendre de la hauteur, s'il en était besoin, en vous introduisant à la correspondance des deux fondateurs de la Visitation.

1. La Savoie ne fut rattachée à la France qu'en 1860, soit deux siècles et demi après la fondation de la Visitation.

2. Les lecteurs à la recherche d'une anthologie salésienne pourront lire : Saint François de Sales, *Anthologie spirituelle*, Présentation et notes par Max Huot de Longchamp, Éditions du Carmel / Centre Saint Jean de la Croix, Toulouse, 2010 ; Max Huot de Longchamp, *La vie dévote au XX^e siècle, Anthologie salésienne pour l'honnête homme d'aujourd'hui*, Centre Saint Jean de la Croix, Mers-sur-Indre, 2012.

J'espère que vous aurez autant de plaisir à découvrir cette amitié surnaturelle que j'en ai eu à la coucher sur le papier.

David Laurent,
sur les rives de la Seiche,
le 26 avril 2014

INTRODUCTION À LA CORRESPONDANCE ENTRE SAINT FRANÇOIS DE SALES ET SAINTE JEANNE DE CHANTAL

*Vive Dieu! ma Fille: ou rien, ou Dieu; car tout ce qui n'est pas Dieu, ou n'est rien, ou est pis que rien*¹.

La correspondance entre saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal constitue la chronique de la plus extraordinaire amitié de tous les temps, car si l'amitié est *réci-proque communication de choses vertueuses*, comme le rappelle François citant Aristote², le bien échangé ici n'est autre que Dieu lui-même: *Si nous avions un seul filet d'affection en notre cœur qui ne fût pas à lui et de lui, ô Dieu, nous l'arracherions tout soudainement*³. Mieux encore pour le chrétien, cette amitié entre Jeanne et François accomplit l'ultime prière de Jésus Christ pour les siens: *Père, qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité*⁴. Si bien que suivre le développement de cette amitié sera pénétrer le mystère du Christ en ses disciples, en même temps que celui de deux cœurs incroyablement doués pour aimer, et qui bientôt n'en feront plus qu'un en celui de Jésus pour l'éternité:

Ô ma Mère, Dieu comble de bénédictions votre cœur, que je chéris comme mon cœur propre. Je suis sans fin vôtre, en Celui qui sera par sa miséricorde, s'il lui plaît, sans fin tout nôtre⁵.

1. Janvier 1611.

2. *Introduction à la Vie dévote*, III, 19; cf. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, VIII, III.

3. Lettre de fin juillet ou commencement d'août 1606.

4. Jn 17, 23.

5. Lettre 1873. Ce fragment sans date pourrait être les dernières lignes adressées par François à Jeanne.

Certes, il est toujours fâcheux d'ouvrir une étude par des superlatifs; et puis nous n'avons pas tout lu, et tout ce qui a été écrit n'a pas été publié, et il y a des amitiés qui n'ont point laissé de traces écrites... Oui, bien sûr. Mais enfin, même s'il est absurde d'établir une hiérarchie entre les chefs-d'œuvre, ils ne sont chefs-d'œuvre qu'en raison de la sensation d'absolu qu'ils dégagent, et qui en font des références pour comprendre et évaluer d'autres œuvres, lesquelles ne seront grandes, moyennes ou petites que par rapport à eux. Et nous sommes ici en face d'un triple absolu: qu'il s'agisse des lettres françaises, de l'analyse de l'âme ou de sa vocation à la sainteté, François nous porte ici au sommet.

Absolu littéraire; François de Sales est en train de mettre au monde la langue française naissante, toute fraîche encore, colorée et libre, car *j'aime les âmes indépendantes, vigoureuses et qui ne sont pas femelles...*, déclare-t-il à la baronne¹. On n'osera plus cette verdeur cent ans plus tard!

Absolu des sentiments, avant que ce mot ne sombre dans la mollesse romantique: *Je me sens une suavité extraordinaire de l'amour que je vous porte, car j'aime cet amour incomparablement, fort, impliable et sans mesure ni réserve*²... Il s'agit bien d'un jeune évêque écrivant à une jeune veuve, et, tant pis pour les âmes femelles, ils seront tous deux canonisés! Oui, tant pis, car *j'aime sans mesure, sans fin, hors de toute comparaison et au-dessus de tout ce qui s'en peut dire, ma très chère âme que vous avez*³...

Et pourtant, absolu religieux: *...mais amour doux, facile, tout pur, tout tranquille; bref, si je ne me trompe, tout en Dieu*⁴.

1. Lettre 1867, de 1620 ou 1621.

2. Lettre du 7 juillet 1607.

3. Lettre du 9 avril 1615.

4. Lettre du 7 juillet 1607.

*Dieu m'a donné à vous*¹... Dès cette toute première ligne de leur correspondance, on comprend que François va vivre le défi le plus rare de la sainteté chrétienne : donné à Dieu depuis toujours, voici que Dieu le donne à Jeanne, au point qu'il fera quelques années plus tard le vœu de *recevoir et tenir son âme comme sienne, pour en répondre devant notre Sauveur*², Jeanne de son côté lui rappelant comme une évidence : *vous savez que je suis vous-même, par la grâce de Dieu*³.

Au-delà des mots si insuffisants d'amitié, ou même d'amour, c'est cet échange d'âmes que nous allons voir se former et s'épanouir au fil de leurs lettres. La part de Jeanne en a presque entièrement disparu, puisque dans une pudeur qui ajoute encore à notre affection, elle a préféré brûler ce qui, à ses yeux, ne méritait de vivre que dans le cœur de François : de Jeanne à François, il ne nous reste plus qu'une quarantaine de lettres, souvent de simples billets d'affaire, assez toutefois pour deviner la parfaite symétrie de leurs échanges. Ne regrettons rien : s'il est vrai que « l'âme aimante vit plus là où elle aime, que là où elle anime », c'est bien dans ce cœur de François que nous trouverons Jeanne en sa vérité ultime, en même temps qu'elle nous découvrira le secret de ce gentilhomme qui ne fut pasteur, fondateur, écrivain, diplomate, mystique, et tout cela excellemment, que parce que d'abord il fut son *très cher Père, tout uniquement et chèrement bien-aimé*⁴.

1. Lettre du 26 avril 1604.

2. Appendice, pièce XVII.

3. Lettre de Jeanne à François du 26 octobre 1621, in Sainte Jeanne de Chantal, Correspondance, éd. Cerf-Cefi, I, n° 420.

4. Lettre de Jeanne à François entre 1616 et 1618, in Sainte Jeanne de Chantal, Correspondance, éd. Cerf-Cefi, I, n° 199.

LA CHRONIQUE D'UNE SAINTE AMITIÉ

LA DÉCOUVERTE MUTUELLE

Lorsque le saint et prestigieux évêque de Genève arrive à Dijon début mars 1604 pour y prêcher le carême à la meilleure société, sans doute ne se doute-t-il guère de ce qui l'y attend. Six semaines plus tard, apparemment indifférent aux succès et conversions qui, là comme ailleurs, auront accompagné sa parole, une nouvelle grande affaire occupe son cœur et son esprit : non plus la reconquête catholique du Chablais, non plus la réforme de son diocèse dévasté, non plus tout ce que lui offre la France d'Henri IV, non plus l'œuvre littéraire qui s'esquisse, mais Jeanne. Dès la première étape de son voyage de retour, comme inquiet qu'elle puisse en douter, François griffonne deux lignes urgentes à son intention :

Dieu, ce me semble, m'a donné à vous ; je m'en assure toutes les heures plus fort. C'est tout ce que je vous puis dire ; recommandez-moi à votre bon ange. François, évêque de Genève.

Nous sommes le 26 avril 1604 ; ils s'étaient vus pour la première fois le 5 mars, ils ont pu se parler ensuite autant qu'ils l'ont souhaité, et ils savent que désormais Dieu les a donnés l'un à l'autre ; jusqu'au soir de sa vie, François le répétera à Jeanne dans ses lettres les plus décisives : *C'est assez dit une fois pour toutes : oui, Dieu m'a donné à vous ; je dis uniquement, entièrement, irrévocablement*¹. Tout cela est trop connu pour nous y attarder ; entrons dans l'âme de François.

L'âme de François : nous partons de l'hypothèse, trop longue à développer ici, que depuis la violente crise spirituelle de ses vingt ans, François est un saint. Certes, il n'a pas fini

1. Lettre du 21 novembre 1604.

de grandir, certes, les saints pèchent encore sept fois par jour, mais les choix fondamentaux qui font les saints sont définitivement en place chez François au sortir de cette crise, qui l'aura fait passer, et l'âme occidentale avec lui, du Dieu désespérant de Calvin et de Baïus, à cette *certaine douce émotion de cœur, qui témoigne que Dieu est Dieu du cœur humain*¹.

À cette donnée religieuse fondamentale, ajoutons maintenant une composante importante de la personnalité de François : la richesse de sa perception du monde féminin. Qu'il parle d'une villageoise, de la Sainte Vierge ou d'une novice de la Visitation, il sent étonnamment les ressorts de l'âme féminine. Cela aussi a été largement étudié, mais remarquons qu'à 37 ans, si François avait donné beaucoup de place à la tendresse d'une maman qui n'avait pas quinze ans de plus que lui, à l'affection d'une petite sœur qui en avait vingt-cinq de moins et à laquelle il passera tous ses caprices, à l'amitié de toutes les Philothée qui lui feront écrire l'*Introduction à la Vie dévote*, la rencontre de Jeanne va le trouver comme désarmé devant des sentiments qu'aucune femme n'avait encore éveillés en lui. Et il lui faudra quelques mois pour comprendre ce qui lui arrive, c'est-à-dire jusqu'au pèlerinage à Saint-Claude en août 1604, qui leur permettra de planter définitivement le décor de leur avenir commun. Mais redisons-le : au moment de leur première rencontre, François est un saint, et si on le devine pris d'un certain vertige au contact de Jeanne, il n'appartient qu'au Christ, et c'est sur un équilibre surnaturel à toute épreuve que nous allons voir peu à peu s'organiser ses émotions.

LES PREMIERS MOIS

Dans cette exploration de lui-même, remarquons d'abord cette hâte de François d'envoyer quelques lignes à Jeanne, au

1. *Traité de l'Amour de Dieu*, I, XV.

soir d'une journée harassante sur sa route de retour, comme pour la rassurer, ou se rassurer lui-même, sur la permanence de ce qu'ils s'étaient dit à Dijon, ainsi qu'il le lui répétera une semaine plus tard : *C'est toujours pour vous assurer davantage que j'observerai soigneusement la promesse que je vous ai faite de vous écrire le plus souvent que je pourrai... Écrivez-moi, je vous supplie, le plus souvent que vous pourrez, avec toute la confiance que vous saurez*¹. « Le plus souvent que vous pourrez... » ; disons-le une fois pour toutes : ce sera la seule limite à la fréquence de leurs échanges. Et dans la même lettre, François observe sur lui-même une loi bien connue de l'amour véritable, c'est-à-dire d'un amour qui part du cœur et non des sens : *Plus je me suis éloigné de vous selon l'extérieur, plus je me sens joint et lié selon l'intérieur*.

Mais pour l'instant, François n'en est qu'aux premières constatations, et quelques semaines plus tard, on voit que la nature exacte du phénomène n'est pas encore claire à ses yeux : *Croyez bien que j'ai une vive et extraordinaire volonté de servir votre esprit de toute l'étendue de mes forces. Je ne vous saurais pas expliquer ni la qualité ni la grandeur de cette affection que j'ai à votre service spirituel ; mais je vous dirai bien que je pense qu'elle est de Dieu et que pour cela je la nourrirai chèrement, et que tous les jours je la vois croître et s'augmenter notablement. S'il m'était bien séant je vous en dirais davantage, et avec vérité, mais il faut que je m'arrête là*². « S'il m'était bien séant... » ; un peu plus loin : *J'ai repris la plume plus de douze fois pour vous écrire ces deux feuilles...* ; un peu plus tard : *Je n'en voulais pas tant dire, mais un mot tire l'autre...*, *que ceci ne se communique point à personne*³... Bref, on le sent tâtonnant, tortillant sa plume, se demandant, en quelque sorte, jusqu'où il peut aller trop loin ! Et cela durera encore des mois, jusqu'au moment où, finalement, ils auront vérifié l'un et l'autre que

1. Lettre 216, d'Annecy, le 3 mai suivant.

2. 24 juin 1604.

3. 14 octobre 1604.

cette affection est bien de Dieu, si bien qu'en fait d'aller trop loin, ils n'iront jamais assez loin !

Parce que cette affection est de Dieu, François en relève une autre loi caractéristique, présente dès le départ, et qui se vérifiera toujours davantage jusqu'au soir de sa vie. Un saint Jean de la Croix nous dit que lorsqu'une affection vient de Dieu, plus elle grandit, plus celle de Dieu grandit aussi, et réciproquement ; tandis que si elle vient de la sensualité, c'est l'inverse qui se produit¹. Dès sa lettre du 24 juin, François remarque : *Je ne dis jamais la sainte Messe sans vous et ce qui vous touche de plus près ; je ne communie point sans vous...* Et quelques mois plus tard : *Le Seigneur sait si j'ai jamais communiqué sans vous dès mon départ de votre ville*²... ; ou encore : *Tous les jours je donne votre cœur à Dieu avec celui de son Fils en la sainte messe*³. Et toute la suite de leur correspondance montre que c'est là, dans la prière, mais d'abord dans le Saint-Sacrement, qu'ils se savent présents l'un à l'autre, réellement présents en cette présence réelle, quels que soient les temps et les distances.

De cette phase d'apprentissage, une étape importante sera le pèlerinage à Saint-Claude du mois d'août 1604. Jeanne et François prendront quatre jours (et même une partie de ses nuits, avouera François !) pour un premier bilan. Dès le mois de juin, ils avaient convenu de simplifier le protocole entre eux : *Que vous importe-il de savoir si vous me pouvez tenir pour votre père spirituel ou non, pourvu que vous sachiez quelle est mon âme en votre endroit et que je sache quelle est la vôtre au mien*⁴ ? Et peu à peu, même si le gentilhomme résiste un peu, « Madame » et « Monseigneur » vont devenir « Ma Fille » ou « Ma Sœur », et « Mon Père », en attendant « Ma Mère » et « Mon très cher Père » un peu plus tard. À Saint-Claude,

1. Saint Jean de la Croix, *Nuit Obscure*, I, 4.

2. 21 novembre 1604.

3. 7 décembre 1604.

4. 24 juin 1604.

donc, ils mettent tout à plat. François devient officiellement le directeur de Jeanne, il lui trace à ce titre un cadre de vie chrétienne qui ne variera plus, tandis qu'elle fait vœu d'obéissance entre ses mains et renouvelle celui de perpétuelle chasteté.

Pour notre chance, Jeanne est une inquiète, et dès qu'une décision importante est prise, on la voit tentée de faire demi-tour; ce qui fait qu'elle appelle François au secours, provoquant par là quelques-unes de ses plus admirables lettres de direction spirituelle. Nous analyserons un peu plus bas celle qui fait suite à cette rencontre de Saint-Claude¹, mais en voici déjà de quoi résumer le chemin parcouru en quatre mois depuis la rencontre de Dijon, en même temps que l'état d'âme de l'un et de l'autre :

Dès le commencement que vous conférâtes avec moi de votre intérieur Dieu me donna un grand amour de votre esprit. Quand vous vous déclarâtes à moi plus particulièrement, ce fut un lien admirable à mon âme pour chérir de plus en plus la vôtre, qui me fit vous écrire que Dieu m'avait donné à vous, ne croyant pas qu'il se pût plus rien ajouter à l'affection que je sentais en mon esprit, et surtout en priant Dieu pour vous. Mais maintenant, ma chère Fille, il y est survenu une certaine qualité nouvelle qui ne se peut nommer, ce me semble; mais seulement son effet est une grande suavité intérieure que j'ai à vous souhaiter la perfection de l'amour de Dieu et les autres bénédictions spirituelles. Non, je n'ajoute pas un seul brin à la vérité, je parle devant le *Dieu de mon cœur* et du vôtre. Chaque affection a sa particulière différence d'avec les autres; celle que je vous ai a une certaine particularité qui me console infiniment, et, pour dire tout, qui m'est extrêmement profitable. Tenez cela pour une très véritable vérité et n'en

1. Cf. ci-dessous : La prudence des saints.

doutez plus. Je n'en voulais pas tant dire, mais un mot tire l'autre, et puis je pense que vous le ménagerez bien. Grand cas ce me semble, ma Fille: la sainte Église de Dieu, à l'imitation de son Époux, ne nous enseigne point de prier pour nous en particulier, mais toujours pour nous et nos frères chrétiens: «Donnez-nous», dit-elle, «accordez-nous», et en semblables termes qui en comprennent plusieurs. Il ne m'était jamais arrivé, sous cette forme de parler générale, de porter mon esprit à aucune personne particulière: depuis que je suis sorti de Dijon, sous cette parole de *nous*, plusieurs particulières personnes qui se sont recommandées à moi me viennent en mémoire; mais vous, presque ordinairement la première, et quand ce n'est pas la première, ce qui est rarement, c'est la dernière pour m'y arrêter davantage. Se peut-il dire plus que cela? Mais, à l'honneur de Dieu, que ceci ne se communique point à personne; car j'en dis un petit peu trop, quoique avec toute vérité et pureté. En voilà bien assez pour répondre ci-après à toutes ces suggestions¹, ou au moins pour vous donner courage de vous moquer de leur auteur et lui cracher au nez. Je vous dirai le reste un jour, ou en ce monde ou en l'autre.

... Croyez de moi deux choses: l'une, que Dieu veut que vous vous serviez de moi, et n'en doutez point; l'autre, que en ce qui sera pour votre salut, Dieu m'assistera de la lumière qui me sera nécessaire pour vous servir; et, quant à la volonté, il me l'a déjà donnée si grande qu'elle ne peut l'être davantage. J'ai reçu le billet de vos vœux, que je garde et regarde soigneusement comme un juste instrument de notre alliance toute fondée en Dieu, et laquelle durera à l'éternité, moyennant la miséricorde de Celui qui en est l'auteur².

1. Allusion aux scrupules de Jeanne d'avoir définitivement quitté son premier directeur.

2. 14 octobre 1604.

Les lettres des mois suivants montrent la persistance de ces dispositions, mais la persistance aussi des scrupules de Jeanne, si bien qu'une nouvelle rencontre doit être envisagée pour le printemps suivant. Cette fois-ci, François réserve largement son temps, et prépare minutieusement le séjour de Jeanne au château familial de Sales, bien décidé, semble-t-il, à lui faire franchir une nouvelle étape. En effet, après une revue générale de l'âme de Jeanne et le renouvellement de ses vœux de chasteté et obéissance, il évoque pour la première fois devant elle à mots couverts son idée déjà formée d'une forme inédite de vie consacrée féminine, à laquelle elle serait associée. Comme il devait le prévoir, il n'en a pas fallu davantage pour que Jeanne désormais ne pense plus qu'à cela ; la voilà sortie du cercle étroit de son veuvage scrupuleux : leur correspondance comme l'ensemble de leurs relations vont prendre de ce fait un tour nouveau, nous conduisant cinq ans plus tard à la fondation de la Visitation. Qu'il nous suffise, pour conclure cette première phase, de citer la lettre qui suivra le retour de Jeanne en Bourgogne, et qui nous révèle l'état d'esprit dans lequel ils vont aborder cette grande aventure, bien conscients par la suite d'en avoir jeté les fondations durant ce séjour qui leur sera d'inoubliable mémoire :

Que ces jours en lesquels Dieu vous a faite toute sienne vivent à jamais en votre esprit, et que la souvenance en soit perpétuelle ! Oui-da, ma Fille, ce sont des jours desquels le souvenir nous sera éternellement agréable et doux... Je veux que nous les appelions jours de notre dédicace, puisqu'en iceux vous avez si entièrement dédié votre esprit à Dieu...

Non, il ne sera jamais possible que chose aucune me sépare de votre âme ; le lien est trop fort. La mort même n'aura point de pouvoir pour le dissoudre, puisqu'il est d'une étoffe qui dure éternellement... Tant que je

pourrai, je m'épargnerai pour vous tenir parole, afin que, moyennant la grâce céleste, je vous serve longuement¹.

LA MATURITÉ D'UNE RELATION

À partir de l'été 1605, Jeanne et Françoise avancent d'un même pas, et au fond, les découpes à faire ultérieurement dans leur correspondance sont liées aux temps et aux lieux plus qu'à une éventuelle évolution de leurs relations. Ces lettres de la maturité mériteraient une analyse doctrinale complète, car elles sont en fait le laboratoire du salésianisme, et l'on en retrouverait des passages entiers repris dans la direction d'autres correspondants, ou dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, élaboré sur le fond d'un dialogue continu avec Jeanne : *Mon Dieu, ma Fille, que je suis aisé de parler un peu de ces choses avec vous*² ! Mais restons-en à ce que ce dialogue nous dit de l'âme de ses protagonistes.

Plus que d'une évolution, il faut donc parler d'un approfondissement de leurs relations. Certes, à partir de 1610, la proximité de Jeanne désormais établie à Annecy diminuera forcément le nombre des vraies lettres, remplacées par de multiples « notes de service » ; certes, au fil des voyages de Jeanne devenue fondatrice, les considérations administratives et les problèmes de gouvernement prendront souvent le pas sur la direction spirituelle proprement dite, mais une lecture d'ensemble montre que la ferveur de leur affection, que la simplification de leur perception mutuelle, que leur volonté d'être l'un pour l'autre en Jésus, en un mot, que leur union, ne fera que croître au fil du temps. Pour qui en douterait, nous citerons un seul passage qui suffira à montrer leur surnaturelle affection, au moment où cette union étant

1. Début juin 1605.

2. 16 janvier 1610.

définitivement formée, François entame la période la plus chargée de son épiscopat (...*ce ne sont pas des eaux, ce sont des torrents que les affaires de ce diocèse*¹!), et où s'ouvre pour eux deux la perspective de la Visitation :

Je ne vous dirai rien de la grandeur de mon cœur en votre endroit, mais je vous dirai bien qu'elle demeure bien loin au-dessus de toute comparaison; et cette affection est blanche plus que la neige, pure plus que le soleil: c'est pourquoi je lui ai lâché les rênes pendant cette absence, la laissant courir de son effort. Oh, cela ne se peut dire, Seigneur Dieu, quelle consolation au Ciel à s'entr'aimer en cette pleine mer de charité, puisque ces ruisseaux en rendent tant!... À Dieu, ma très chère Fille; à ce grand Dieu, dis-je, auquel nous nous sommes voués et consacrés, et qui m'a rendu pour jamais et sans réserve tout dédié à votre âme, que je chéris comme la mienne, [plus encore] que je tiens pour toute mienne en ce Sauveur qui, nous donnant la sienne, nous joint inséparablement en lui².

À partir d'ici, nous abandonnerons donc aux biographes de Jeanne et de François la suite des événements, pour en rester à ce que leur seule correspondance révèle de leurs relations. Et d'abord, quel fut le rythme, l'abondance et les circonstances rédactionnelles de ces échanges par écrit?

LE SEUL MOYEN DE COMMUNIQUER

Il est trop évident que notre siècle ne sait plus écrire: la lettre d'amour ou d'affaire distribuée par le facteur, ne véhicule plus qu'une infime partie de l'information désormais

1. 30 janvier 1606.

2. 1^{er} août 1605.

transmise instantanément par messagerie électronique ou par le téléphone. Le geste même d'écrire ne pèse plus rien, alors que lorsqu'il était malade, François de Sales était obligé de dicter, l'effort physique du maniement de la plume d'oie sur le papier lui étant interdit par les médecins. Et surtout, la transmission des lettres était longue (dix jours quand tout allait bien entre Dijon et Annecy), les porteurs plus ou moins fiables, les risques de perte considérables... La disparition de toutes ces contraintes fait que nous avons perdu la délicieuse et angoissante sensation qui décuplait l'importance de la correspondance au siècle de nos deux amis : attendre une lettre. Pour mesurer l'intensité de cette attente, réalisons que lorsque le 4 avril 1610, François, escorté de vingt-cinq gentilshommes, accueille solennellement Jeanne à la porte d'Annecy en vue de fonder la Visitation, ce n'est que la septième fois de leur vie qu'ils se voient ! Tout le reste s'est fait par lettres !

Alors, combien de lettres ? Il nous reste, tous correspondants confondus, environ 2 500 lettres de François, et l'on a estimé que cela représente le dixième de ce qu'il a pu écrire. Ses domestiques ont témoigné qu'il ne leur était pas rare de devoir expédier vingt-cinq lettres le même jour !

Les seules lettres à Jeanne qui nous restent sont au nombre d'environ 300. Combien ont été perdues ? Il est bien difficile de le dire. Nous avons déjà noté l'essentiel : ils se sont écrit le plus qu'ils ont pu. Cela donnait une lettre par jour à certaines périodes, une lettre tous les quinze jours à d'autres¹ ; la moyenne nous semblerait de deux lettres dans chaque sens chaque semaine, en dehors des périodes où ils pouvaient se voir directement.

Bien sûr, tout change à partir de l'installation de Jeanne à Annecy : désormais, leurs rencontres seront presque quotidiennes. Et l'on observe pour ces rencontres ce que l'on a déjà

1. Exemple le 30 janvier 1606 : « Pour moi, je pense bien, Dieu aidant, vous écrire tous les huit jours... »

relevé pour les lettres : aucune restriction. *Sachez, ma très chère mienne Fille (mais vous le savez bien), que ça a été outre mon gré que j'ai passé cette journée sans vous voir... C'est, de vrai, un sévèrement aux enfants de demeurer les jours entiers comme cela... Demain ce sera sans nulle faute, s'il n'arrive de l'impossibilité.* Ou encore : *Ô, Dieu me donnera demain quelque heure pour vous voir. Croyez que ce ne sera pas si tôt que je le souhaite...* Ces petits billets ne sont pas datés, et appartiennent à un nouveau type de communication entre eux : quelques lignes rédigées à toute occasion et portées en un quart d'heure par un domestique de l'évêché à la Galerie. C'est souvent dans ces billets soigneusement conservés par Jeanne, que François est le plus spontané, et que nous trouvons les formules les plus librement abandonnées de son affection pour Jeanne au soir de sa vie.

Quoi qu'il en soit, il y a des lettres montrables, et d'autres qui ne le sont pas : vu que le courrier était le moyen essentiel de faire connaître les nouvelles, et qu'il était quasiment impossible de le reproduire, l'habitude de l'époque était de facilement faire circuler les lettres. C'est ainsi que François charge souvent Jeanne de communiquer à d'autres correspondantes auxquelles il ne peut pas prendre le temps d'écrire, des réponses à des questions souvent très personnelles de direction spirituelle. En tout cas, dans le cas de Jeanne, il tient très vite à indiquer les limites à ne pas dépasser : *Je veux bien que vous communiquiez mes avis qui regardent votre conscience avec votre confesseur, mais non pas mes lettres, qui sont un peu trop naïves et cordiales pour être vues par des yeux autres que bien simples, et répondant à mon intention toute franche et ronde à votre endroit*¹. Il y aura d'autres rappels...

1. 7 décembre 1604. Et la question deviendra de plus en plus épineuse, la Visitation une fois fondée : « Voyez-vous, ma très chère Mère, quand je vais voir nos filles, il leur vient de petites envies de savoir de vos nouvelles par moi, et si je leur pouvais montrer de vos lettres, cela les contenterait grandement. C'est pourquoi, je vous demande ainsi des feuilles que je leur puisse montrer, et à M. de Thorens et au neveu. Or, quant à ma nièce de Bréchar, elle sait bien que je suis vous-même,

Et cela parce que, on l'aura deviné, écrire à Jeanne, c'est le meilleur moment de la journée de François, une vraie récréation au cours de laquelle il ne s'embarrasse d'aucune censure, laissant courir sa plume *tout à l'abandon, selon qu'il me viendra*¹ ; et même quand il est interdit d'écrire, avec Jeanne, cela reste permis, d'autant qu'il *n'y a nul moyen d'écrire qu'aux heures auxquelles vous ne voulez pas que j'écrive*² ! Alors,

Il est vrai que les médecins m'ont défendu d'écrire le soir après souper, qui est le seul temps duquel je puis disposer ; mais ils ne m'ont pas défendu de vous écrire en plein jour, comme je fais maintenant. J'ai tant de suavité au désir que j'ai de votre bien spirituel, que tout ce que je fais sous ce mouvement ne me saurait nuire. Je vous écrirai donc, et ne vous déplaie, et le plus souvent que je pourrai. Vos lettres, pour longues qu'elles soient, ne me sont jamais que trop courtes. Trèves à toutes ces considérations ; les amitiés cimentées au sang de l'Agneau n'ont pas besoin de tant de cérémonies³.

Combien de fois lisons-nous sous sa plume : « Je n'écris qu'à vous ! » ; ou bien : « Je ne laisse écouler aucune occasion de vous écrire ! » Et cela, redisons-le, jusqu'au soir de sa vie⁴.

car elle a vu des billets qui contiennent cette vérité-là ; mais pourtant, je ne lui ai pas voulu montrer ces trois dernières lettres, ni en tout, ni en partie » (fin mars ou début avril 1615).

1. 11 décembre 1609.

2. 28 ou 29 septembre 1619.

3. 28 février 1605.

4. Il faut ici tordre le cou à la thèse trop répandue selon laquelle un changement substantiel aurait eu lieu dans l'intensité de leur relation lors de la retraite de Jeanne à la Pentecôte 1616 : à partir de cette date, sur l'ordre de François, Jeanne aurait pris son autonomie affective et spirituelle pour ne plus dépendre que de Dieu, ce qui, bien entendu, rassure certains théologiens pour qui sainteté et affection sont décidément incompatibles. Mais une lecture impartiale de leur correspondance montre, certes, une nouvelle simplification de la relation entre Jeanne et François, mais bien plus comme un renforcement que comme un affaiblissement. Pour s'en

Et il entend bien que Jeanne agisse de même envers lui : *Écrivez-moi donc, et souvent et sans ordre, et le plus naïvement que vous pourrez; j'en recevrai toujours un extrême contentement¹. Car j'aime bien que l'on m'écrive, et très souvent... Si faites, ma Fille, écrivez toujours! surtout de ces lettres que je lis toujours avec tant d'avidité la première fois²!*

Et de son côté, Jeanne n'éprouve pas moins de contentement à lui obéir, parlant joliment de ces heures passées à lui écrire comme d'un « petit restaurant » spirituel :

Mon Père, mon unique Père, et tout ce que vous savez que vous m'êtes, ceci me sera un petit restaurant de vous avoir un peu parlé, car enfin tout ce qui est ça-bas maintenant de créé n'est rien du tout pour moi, en comparaison de mon Père très cher, Monseigneur³...

Enfin, un dernier facteur doit encore être mentionné : la nécessité d'une particulière discrétion. François et Jeanne avaient convenu qu'ils éviteraient de parler l'un de l'autre sans nécessité ; ils savaient qu'ils vivaient une histoire rare, sinon unique, incompréhensible pour les tiers. Et puis, amour et bavardage font mauvais ménage, c'est prouvé ! Si bien que *ne pensez pas que pour être à Lyon vous soyez dispensée du pacte que nous avons fait, que vous seriez sobre à parler de moi, comme*

convaincre, qu'on lise, non seulement les lettres de cette retraite (« je suis en vous, comme vous savez, très parfaitement, car vous m'êtes indivisible... », écrit François à Jeanne ; « je vois les deux portions de notre esprit n'être qu'une, uniquement abandonnée et remise à Dieu », répond Jeanne à François !), mais toutes celles qui suivent, par exemple les lettres de Jeanne de juillet 1621 (lettre 404 de l'édition Burns), du 7 août 1621 (lettre 409), 28 septembre 1621 (lettre 417), 26 octobre 1621 (lettre 420), 7 décembre 1621 (lettre 427), etc.

1. 18 février 1605.

2. 4 mars 1608.

3. Lettre de Jeanne à François de septembre 1617, in Sainte Jeanne de Chantal, Correspondance, éd. Cerf-Cefi, I, n° 137.

*de vous-même*¹ ! De plus, surtout au soir de sa vie, François a dû dicter certaines de ses lettres, s'obligeant dès lors à une certaine froideur, mais qui ne signifie en rien un refroidissement. La preuve en est que lorsqu'il ajoute quelques mots de sa main avant de signer, le ton redevient celui de toujours, comme on le voit encore le 30 août 1622, quatre mois avant sa mort : après le traitement de mille questions administratives, quelques lignes autographes laissent transparaître leur habituelle complicité : *Ma très chère Mère, je vous écris de la main de Monsieur Michel jusqu'à présent, que j'achève de tout mon cœur, vous priant de me tenir toujours pour ce que je suis, ainsi que vous savez vous-même... Au premier jour je vous écrirai plus au long...*

Écrire et envoyer une lettre est donc un acte lourd, mais en recevoir une est un événement. Parfois, la poste tarde vraiment trop, et l'impatience se fait sentir : *J'admire que vous ayant écrit de Chartres, d'Orléans, de Tours, d'Amboise, vous n'en ayez encore reçu pas un seul mot*² ! Mais on n'en est que plus heureux de recevoir enfin la lettre tant attendue :

Or enfin, ma très chère Fille, hier, voici un paquet qui m'arrive, comme une flotte des Indes, riche de lettres et de chansons spirituelles. Oh, qu'il fut le bienvenu et que je le caressai ! Il y avait une lettre du 22 novembre, l'autre du 30 décembre de l'année passée et la troisième du premier de celle-ci. Que si toutes les lettres que je vous aie écrites pendant ce temps-là étaient en un paquet, elles seraient bien en plus grand nombre ; car, tant que j'ai pu, j'ai toujours écrit et par Lyon et par Dijon³.

L'hiver surtout, et ses lenteurs, est une épreuve pour le cœur aimant, mais enfin, ce n'est que l'occasion de reprendre

1. 1^{er} ou 2 mars 1615.

2. 28 ou 29 septembre 1619.

3. 11 février 1607.

pieu sur plus essentiel : *Il y a trois mois que je suis sans vos lettres, mais je crois que Dieu est avec vous, ce m'est assez*¹.

Voilà pour les conditions dans lesquelles François et Jeanne auront pu rédiger leur admirable correspondance. Lettres d'affection, lettres d'affaire, lettres de direction spirituelle..., mais de toute façon, lettres de cœur ; et c'est la sainteté de ces deux cœurs que nous voudrions maintenant examiner, telle qu'elle s'est développée dans leur situation pour le moins originale.

LA SAINTETÉ DU CŒUR

LA PRUDENCE DES SAINTS

François avait à l'évidence conscience de l'audace de cette situation. Nous avons relevé ses tâtonnements durant les mois qui ont suivi sa première rencontre de Jeanne, et nous l'avons vu avancer à pas comptés sur un terrain qu'il ne prévoyait pas. Cette période d'apprentissage nous offre quelques-unes des lettres de direction les plus précieuses que François ait jamais écrites, alors qu'il lui fallait discerner à la fois dans l'âme de Jeanne et dans la sienne, et que si les choses étaient simples de son côté, elles ne l'étaient pas du côté de Jeanne : s'il a immédiatement perçu chez elle des dons naturels et surnaturels exceptionnels, il a dû libérer son âme fragile de mille complications dues à un premier directeur qui n'y avait rien compris.

Pour aborder cette complexité de l'âme de la baronne de Chantal, François ne manquait ni d'expérience, ni de clairvoyance, ni même de confiance en lui ; fort de son prestige épiscopal, un autre que lui aurait probablement expédié rondement le premier directeur, et préconisé des solutions d'autorité, mais qui auraient sans doute blessé irrémédiablement l'âme hypersensible de Jeanne. Et puis avec François,

1. 29 décembre 1609.

*il importe peu que le bien se fasse d'une façon ou d'autre, pourvu qu'il se fasse en sorte qu'il en revienne plus grande gloire à Notre Seigneur*¹. Si bien qu'il va commencer par dire à Jeanne que cette première direction était bonne, puisqu'au fond, elle l'aura menée jusqu'à lui, mais qu'elle n'est plus de saison ; ensuite, il va doucement éloigner l'incompétent par une lettre que Jeanne est priée de lui montrer, dans laquelle il a *fourré beaucoup de choses pour empêcher le soupçon qu'il eût pu prendre qu'elle fut écrite à dessein*², et qui est un véritable chef-d'œuvre de flagornerie, qui dénonce l'ancien élève des jésuites que fut aussi François de Sales ! Mais sa prudence n'est pas d'abord de cet ordre naturel : au moment d'accepter formellement de devenir le directeur de Jeanne, comme il le lui rappellera dans une de ces crises de scrupules qui la poursuivront de longues années, il prie et fait prier, et surtout ne veut rien arrêter sans la caution d'un homme d'Église autre que lui. En l'occurrence, il s'agira du Père de Villars, auquel lui et Jeanne auront recours à plusieurs reprises pour ce genre de service : certes, François a grande confiance en ce religieux par ailleurs de grande qualité, mais ce qu'il lui demande, avec l'humilité des saints, n'est pas tant de confirmer son propre jugement, ou de le conforter dans ses responsabilités, que d'apporter la caution de l'Église, justement, à des décisions qui dès lors pourront être vécues dans la foi. Si bien que si une décision de François est longue à prendre, elle est toujours irréversible et apaisante :

Le choix que vous avez fait de moi pour être votre père spirituel a toutes les marques d'une bonne et légitime élection ; de cela n'en doutez plus, je vous supplie. Ce grand mouvement d'esprit qui vous y a porté presque par force et avec consolation ; la considération que j'y ai apporté avant que d'y consentir ; ce que ni vous ni moi

1. À l'abbesse de Sainte-Catherine, 29 août 1622.

2. Lettres des 14 et 24 juin 1604.

ne nous en sommes pas fiés à nous-mêmes, mais y avons appliqué le jugement de votre confesseur, bon, docte et prudent; ce que nous avons donné du loisir aux premières agitations de votre conscience pour se refroidir si elles eussent été mal fondées; ce que les prières non d'un jour ni de deux, mais de plusieurs mois ont précédé, sont indubitablement des marques infaillibles que c'était la volonté de Dieu... La difficulté que j'y apportai au commencement, qui ne procédait que de la considération que j'y devais appliquer, vous doit entièrement résoudre; car croyez bien que ce n'était pas faute de très grande inclination à votre service spirituel (je l'avais indicible), mais parce qu'en chose de telle conséquence je ne voulais suivre ni votre désir ni mon inclination, mais Dieu et sa providence¹.

La même prudence surnaturelle transparait dans la lettre, fondamentale pour l'avenir de Jeanne, du 6 août 1606. Nous arrivons à l'échéance indiquée par François lors de leur rencontre de l'année précédente à Sales, durant laquelle il lui avait promis d'en dire un peu plus sur le fameux projet de vie consacrée, comme Jeanne ne manque pas de le lui rappeler. Après de longs développements sur le nécessaire et aveugle abandon à la seule volonté de Dieu, il aborde enfin le sujet. Il faudrait tout citer; contentons-nous du plus décisif:

Vous me demandez que je vous dise si je ne pense pas qu'un jour vous quittiez tout à fait et tout à plat toutes choses de ce monde pour notre Dieu, et que je ne le vous cèle pas, mais que je vous laisse cette chère espérance. Ô doux Jésus, que vous dirai-je, ma chère Fille? Sa toute Bonté sait que j'ai fort souvent pensé sur ce point et que j'ai imploré sa grâce au saint Sacrifice et ailleurs;

1. 14 octobre 1604.

et non seulement cela, mais j'y ai employé la dévotion et les prières des autres meilleurs que moi. Et qu'ai-je appris jusqu'à présent? Qu'un jour, ma Fille, vous devez tout quitter; c'est-à-dire, afin que vous n'entendiez pas autrement que moi, j'ai appris que je vous dois un jour conseiller de tout quitter. Je dis tout; mais que ce soit pour entrer en Religion, c'est grand cas, il ne m'est encore point arrivé d'en être d'avis; j'en suis encore en doute, et ne vois rien devant mes yeux qui me convie à le désirer. Entendez bien, pour l'amour de Dieu; je ne dis pas que non, mais je dis que mon esprit n'a encore su trouver de quoi dire oui. Je prierai de plus en plus Notre Seigneur afin qu'il me donne plus de lumière pour ce sujet, afin que je puisse voir clairement le *oui*, s'il est plus à sa gloire, ou le *non*, s'il est plus à son bon plaisir. Et sachez qu'en cette enquête, je me suis tellement mis en l'indifférence de ma propre inclination pour chercher la volonté de Dieu, que jamais je ne le fis si fort; et néanmoins, le *oui* ne s'est jamais pu arrêter en mon cœur, si [bien] que jusqu'à maintenant je ne le saurais dire ni prononcer, et le *non*, au contraire, s'y est toujours trouvé avec beaucoup de fermeté.

Mais parce que ce point est de très grande importance, et qu'il n'y a rien qui nous presse, donnez-moi encore du loisir et du temps pour prier davantage et faire prier à cette intention; et encore faudra-t-il, avant que je me résolve, que je vous parle à souhait, que sera l'année prochaine, Dieu aidant. Et après tout cela, encore ne voudrais-je pas qu'en ce point vous prissiez entière résolution sur mon opinion, sinon que vous eussiez une grande tranquillité et correspondance intérieure en celle-ci. Je vous la dirai bien au long, le temps en étant venu; et si elle ne vous donne pas du repos intérieur, nous emploierons l'avis de quelque autre à qui, peut-être,

Dieu communiquera plus clairement son bon plaisir. Je ne vois point qu'il soit requis de se hâter, et cependant vous pourrez vous-même y penser, sans vous y amuser et perdre le temps; car, comme je vous dis, encore que jusqu'à présent l'avis de vous voir en Religion n'a su prendre place en mon esprit, si est-ce-que [*toutefois*] je n'en suis pas entièrement résolu. Et quand j'en serais tout résolu, encore ne voudrais-je pas contester et préférer mon opinion ou à vos inclinations, quand elles seraient fortes en ce sujet particulier (car partout ailleurs je vous tiendrai parole à vous conduire selon mon jugement et non selon vos désirs), ou au conseil de quelques personnes spirituelles que l'on pourrait prendre.

Tout quitter? Oui. Pour entrer en religion (c'est-à-dire dans un ordre religieux comme le Carmel)? Plutôt non. Et là, on entrevoit la Visitation. Mais, a) prenons tout le temps nécessaire pour y voir clair; b) prions et faisons prier; c) mettons-nous dans la sainte indifférence ignatienne; d) en matière de vocation, seul l'intéressé(e) peut trancher; e) au moindre doute, nous demanderons à un tiers d'arbitrer. Voilà une décision salésienne.

François ne réserve pas cette prudence aux grandes occasions. Elle est une manière d'être qui accompagne toutes ses décisions, qui les rend aussi efficaces que paisibles, et qui fait que nous ne saurions trop conseiller aux âmes inquiètes de véritablement se gaver de ses lettres à Jeanne. Un dernier exemple, alors que Jeanne hésite une nouvelle fois dans la conduite à tenir en vue de la future Visitation :

Au demeurant, vous avez choisi un confesseur bon, prudent et docte; dites-lui hardiment nos résolutions telles qu'elles sont, afin de bien alléger votre esprit par ses avis, car je ne doute nullement qu'il n'y bougera rien, mais vous y confortera. Je les dis au Père Recteur de

Chambéry, sans rien nommer, il m'y conforta ; je les dis à un autre grand ecclésiastique, il m'y conforta ; je les ai dites mille fois à Dieu, mais hélas ! non pas si révéremment que je devais, et toujours il m'y a conforté. Expliquez donc bien votre fait à votre confesseur, le Père Gentil. Dites-lui les considérations qui font différer la sortie, et puis celles que j'ai faites pour le genre de vie après la sortie (mais, outre tout cela, ce sera sans doute la plus grande gloire de Dieu, pour des raisons que je ne puis dire), et vous verrez qu'il dira que nos résolutions sont résolutions faites de la main de Dieu. Pour moi, je n'en doute nullement¹.

LA LIBERTÉ DES SAINTS

Jeanne étouffait dans le carcan des promesses faites imprudemment à son premier directeur. Dès la première vraie lettre qu'il lui envoie, le 3 mai 1604, François pose en principe *qu'en tout et partout, je désire que vous ayez une sainte liberté d'esprit touchant les moyens de vous perfectionner*. Liberté pour les moyens, parce qu'obéissance absolue pour la fin, qui n'est autre que *nous unir parfaitement à la divine Bonté, que nous laisser à la merci de la volonté de Dieu*². On connaît la célèbre formule « Tout par amour et rien par force », écrite « en grosses lettres » tant elle est centrale pour la conception salésienne de la sainteté, dans la lettre-programme du 14 octobre 1604. De ce point de vue, il faudrait relire toute la direction spirituelle de Jeanne comme une éducation à la liberté vraie, *non pas celle qui exclut l'obéissance, car c'est la liberté de la chair, mais celle qui exclut la contrainte et le scrupule*.

De cette liberté, nous ne développerons ici que ses conséquences sur les relations de Jeanne et de François : sera bon

1. 5 mars 1608.

2. *Vrais entretiens spirituels*, VI, p. 22-28.

entre eux ce qui contribuera à les « unir parfaitement à la divine Bonté », sera mauvais tout le reste. Donc, pas de limites réglementaires à leur amitié et à ses manifestations, mais une recherche permanente de la volonté de Dieu sur eux. Bref, l'Évangile. Et c'est cette volonté de sainteté qui va mesurer la fréquence et la durée de leurs retrouvailles, visibles ou épistolaires, en même temps qu'elle les maintiendra continuellement unis d'une union de parfaite charité en Dieu lui-même. De façon significative, dans cette même lettre du 14 octobre 1604, François donne à Jeanne comme plus haut exemple de liberté vraie, celui de saint Jean-Baptiste qui, par fidélité à son devoir d'état d'ermitte et de prédicateur, renonce à la satisfaction de voir Jésus qui passait dans la région ; il aurait vu Jésus, mais il n'aurait pas été uni à Jésus : *Laisser Dieu pour Dieu, et n'aimer pas Dieu pour l'aimer mieux et plus purement... Cet exemple étouffe mon esprit de sa grandeur!*

« S'aimer mieux et plus purement... » : on a déjà remarqué que la correspondance de François et de Jeanne, pour abondante qu'elle fût, restait malgré tout limitée par les exigences de leurs devoirs respectifs de mère et d'évêque ; ce sera leur mortification quotidienne : *Dites-moi, ma Fille, ne m'est-ce pas de l'affliction de ne vous pouvoir écrire qu'ainsi à la dérobée ? Ô voilà pourquoi il nous faut acquérir le plus que nous pourrons l'esprit de la sainte liberté et indifférence ; il est bon à tout, et même pour demeurer six semaines, voire sept, sans qu'un père, et un père de telle affection comme je suis, et une fille telle que vous êtes, reçoivent aucune nouvelle l'un de l'autre*¹.

On voit de même, surtout dans les débuts, que François veille à ce que Jeanne ne s'autorise aucun faux prétexte pour le rencontrer au détriment de ses obligations, lui demandant doucement, mais clairement, de bien s'examiner en la matière : *Si vous pensiez, ma chère Fille, que vous puissiez tirer de ma présence tant d'aide et de bon fruit et de provisions*

1. 30 janvier 1606.

*spirituelles comme vous m'écrivez, et que vous en ayez beaucoup de désir, je ne serai pas si dur que de vous remettre à l'année prochaine*¹...

Et grâce à cette rigueur dans la gestion de leurs rapports visibles, dont ils ne se privent pas de dire par ailleurs toute la joie qu'ils leur ont procurée, ils ont pu vivre intérieurement une union invisible et surnaturelle d'exceptionnelle intensité, union qui est l'un des noms de la charité :

Encore faut-il que je vous dise, pour couper chemin à toutes les répliques qui se pourraient former en votre cœur, que je n'ai jamais entendu qu'il y eût nulle liaison entre nous qui portât aucune obligation, sinon celle de la charité et vraie amitié chrétienne, de laquelle le lien est appelé par saint Paul *le lien de perfection*, et vraiment il l'est aussi, car il est indissoluble et ne reçoit jamais aucun relâchement².

Nous sommes avec cette lettre au tout début de leurs relations, et François en profite pour venir au-devant d'une inquiétude qui poursuivra Jeanne durant des années : et si François allait mourir ? Dès le premier jour, François ne veut que de l'immortel entre eux :

Tous les autres liens sont temporels, même celui des vœux d'obéissance, qui se rompt par la mort et beaucoup d'autres occurrences ; mais celui de la charité croît avec le temps et prend nouvelles forces par la durée. Il est exempt du tranchant de la mort, de laquelle la faux fauche tout sinon la charité : *La dilection est aussi forte que la mort et plus dure que l'enfer*, dit Salomon³.

1. Avril 1606.

2. 24 juin 1604.

3. Idem ; cf. 8 juin 1606 : *Que je demandasse de vous survivre ? Oh vraiment ! que ce bon Dieu en fasse comme il lui plaira, ou tôt ou tard : ce ne sera pas cela que je*

Et en établissant dès le départ leur relation à ce niveau, François en écarte d'avance toute concurrence entre ce qu'ils doivent à Dieu et ce qu'ils vont vivre ensemble, s'obligeant et obligeant Jeanne à continuellement dépasser sans les détruire, des sentiments dont ils éprouvent dès lors sans trouble la merveilleuse douceur :

Voilà, ma bonne Sœur (et permettez-moi que je vous appelle de ce nom, qui est celui par lequel les apôtres et premiers chrétiens exprimaient l'intime amour qu'ils s'entre-portaient), voilà notre lien, voilà nos chaînes, lesquelles plus elles nous serreront et presseront, plus elles nous donneront de l'aise et de la liberté. Leur force n'est que suavité, leur violence n'est que douceur; rien de si pliable [= *si souple*] que cela. Tenez-moi donc pour bien étroitement lié à vous, et ne vous souciez pas d'en savoir davantage, sinon que ce lien n'est contraire à aucun autre, soit de vœu, soit de mariage. Demeurez donc entièrement en repos de ce côté-là¹.

« Plus nos chaînes nous serreront, plus elles nous donneront de l'aise et de la liberté. » Ces chaînes étant celles de l'amour de Dieu, c'est dans l'union à Dieu que François se découvre uni à Jeanne. Nous avons vu que l'une de ses premières et plus rassurantes constatations, était de la percevoir particulièrement dans sa prière, et plus particulièrement encore lorsqu'il célébrait la messe. Il ne manquera pas une

voudrais excepter en mes résignations, si j'en faisais. Mais, ce dites-vous, vous n'êtes pas encore détachée de ce côté là. Seigneur Dieu, que dites-vous, ma très chère Fille? Vous puis-je servir de lien, moi, qui n'ai point de plus grand désir sur vous que de vous voir en l'entière et parfaite liberté de cœur des enfants de Dieu? Mais je vous entends bien, ma chère Fille, vous ne voulez pas dire cela; vous voulez dire que vous pensez que ma survivance soit à la gloire de Dieu, et pour cela vous vous y sentez affectionnée... En est-il vraiment si sûr ?

1. 24 juin 1604.

occasion de le lui rappeler durant ces années où ils se verront peu, la présence réelle du Christ au Saint-Sacrement les rendant présents réellement l'un à l'autre ; « réellement », c'est-à-dire au-delà de toute impression ou de tout sentiment, dans la réalité de Dieu lui-même. À l'occasion de la procession de la Fête-Dieu, *je tenais ce divin Sacrement bien serré sur ma poitrine, et m'étais avis que les noms des enfants d'Israël étaient tous marqués en iceluy. Oui, et le nom des filles spécialement, et le nom de l'une encore plus*¹... Nous retrouverons ce texte.

Bien serrés par ces chaînes, François et Jeanne peuvent vivre dans « l'aise et la liberté » des enfants de Dieu : nous voyons qu'ils se sont mutuellement et très vite octroyé un droit d'ingérence dans leur vie privée tout à fait extraordinaire, compte tenu de leur pudeur naturelle et de leur éducation. C'est ainsi que Jeanne aura désormais sur François tous les droits d'une mère, veillant sur la santé de son âme et de son corps, et il faudra qu'il obéisse ! L'évêque ne se ménageait guère ; Jeanne y mettra bon ordre, et puisque c'est pour lui faire plaisir, il en est ravi :

Mais savez-vous quelle parole je vous donnerai bien ? C'est d'avoir plus soin de ma santé dorénavant, quoique j'en aie toujours eu plus que je ne mérite ; et, Dieu merci, je la sens fort entière maintenant, ayant absolument retranché les veillées du soir et les écritures que j'y avais coutume de faire, et mangeant plus à propos aussi. Mais croyez-moi, votre désir à sa bonne part en cette résolution ; car j'affectionne en extrémité votre contentement et consolation, mais avec une certaine liberté et sincérité de cœur telle, que cette affection me semble une rosée, laquelle détrempe mon cœur sans bruit et sans coup. Et, si vous voulez que je vous dise tout, elle n'agissait pas si suavement au commencement que Dieu me l'envoya

1. 18 juin 1609.

(car c'est lui sans doute), comme elle fait maintenant, qu'elle est infiniment forte, et, ce me semble, toujours plus forte, quoique sans secousse ni impétuosité. C'est trop dit sur un sujet duquel je ne voulais rien dire¹...

Trop tard ! C'est quand même dit ! Non, décidément, ils ne sauront jamais se cacher leurs sentiments ! Mais qu'importe : puisque c'est Dieu qui les envoie, pourquoi s'en inquiéter ?

Mais au-delà de ces attentions bien douces, Jeanne doit aussi exercer une véritable maternité spirituelle sur François : *Vous me fîtes grand plaisir en l'une de vos lettres de me demander voir si je ne faisais pas l'oraison. Ô ma Fille, si faites : demandez-moi toujours l'état de mon âme, car je sais bien que votre curiosité en cela sort de l'ardeur de la charité que vous me portez*². Et cela aussi durera jusqu'au soir de sa vie.

Bref, cette vraie fille doit être une vraie mère : *Mon Dieu, que je lis avec beaucoup de consolation les paroles que vous m'écrivîtes, que vous désiriez de la perfection à mon âme presque plus qu'à la vôtre : c'est une vraie fille spirituelle, cela*³ !

UN AMOUR UNIVERSEL

Faites courir votre imagination tant que vous voudrez, elle ne saurait atteindre où ma volonté me porte, pour vous souhaiter de l'amour de Dieu... Je suis immortellement tout vôtre, et Dieu le sait, qui l'a voulu ainsi, et qui l'a fait d'une main souveraine et toute particulière⁴.

Une telle intensité d'affection a suscité la question suivante : en pensant ainsi l'un à l'autre, Jeanne et François pouvaient-ils encore penser aux autres ? Et l'on sait tout ce que

1. 8 juin 1606.

2. Septembre 1607.

3. 14 septembre 1605.

4. Idem.

l'on a dit et écrit sur le caractère plus naturel que surnaturel de l'histoire de ces deux âmes. Nous refusons d'entrer dans ce débat, car il n'est pas chrétien : *Amo quia amo*, j'aime parce que j'aime, disait saint Bernard, l'un des maîtres de François ; l'amour n'est pas répartition, mais union, et c'est en s'unissant à moi que le Christ m'a sauvé, *comme s'il n'eût point eu d'autre âme au monde en qui il eût pensé*¹. De ce point de vue, les « autres » ne sont que des êtres de raison, et la prodigieuse fécondité apostolique de François et de Jeanne suffirait à montrer que ces autres sont devenus leurs frères du jour où, unis par le Christ, leur union les a plongés dans le cœur du Christ :

Hélas ! qui regarde le prochain hors de là, il court fortune de ne l'aimer ni purement, ni constamment, ni également ; mais là, qui ne l'aimerait, qui ne le supporterait, qui ne souffrirait ses imperfections, qui le trouverait de mauvaise grâce, qui le trouverait ennuyeux ? Or, il y est ce prochain, mes très chères filles, dans la poitrine du Sauveur ; il est là comme très aimé et tant aimable que l'Amant meurt d'amour pour lui².

Et parce que seule l'union au Christ nous rend aimants, c'est elle qui va mesurer et mettre en ordre tous nos amours, dépassant du même coup la question de la nature exacte de l'affection de François et de Jeanne : *Alors encore, l'amour naturel du sang, des convenances, des bienséances, des correspondances, des sympathies, des grâces sera purifié et réduit à la parfaite obéissance de l'amour tout pur du bon plaisir divin*³.

François et Jeanne avaient l'un et l'autre conscience de vivre cette « parfaite obéissance de l'amour tout pur », et cela leur suffisait et doit nous suffire ; au procès de canonisation de François, Jeanne témoignera : *Parlant une fois à une*

1. *Introduction à la vie dévote*, V, 14.

2. *Vrais Entretiens spirituels*, XII, De la Simplicité.

3. Idem.

personne qu'il aimait comme lui-même (nous devinons qui!) *de ce souverain amour qu'il portait à Dieu, il lui dit: « Si Dieu me commandait de vous sacrifier, comme il fit à Abraham son fils Isaac, je le ferais. » Et par son action il témoignait qu'il eût fait ce sacrifice avec un courage et un amour non pareils à la divine volonté*¹. Le plus extraordinaire de leur histoire, est qu'ils l'aient vécue dans une parfaite sérénité, le couteau d'Abraham continuellement levé au-dessus de leurs deux têtes. Voilà la liberté des saints, la liberté de la foi. Et pour autant, François ne se privera jamais de dire à Jeanne que sa place dans son cœur est unique (« Dieu l'a faite d'une main souveraine et toute particulière... »), non pas pour prévenir une éventuelle jalousie, mais parce que l'intensité de leur union ne saurait en rien diminuer l'universalité de leur amour :

J'ai dit qu'il y avait dix ans que j'avais été consacré, c'est-à-dire que Dieu m'avait ôté à moi-même pour [me] prendre à lui et puis me donner au peuple; c'est-à-dire, qu'il m'avait converti de ce que j'étais pour moi en ce que je fusse pour eux. Mais pour ce qui nous regarde, vous savez que Dieu m'a ôté à moi-même, non pas pour me donner à vous, mais pour me rendre vous-même².

« Dieu m'a ôté à moi-même pour me rendre vous-même. » Le lecteur qui nous aura suivi jusqu'ici, aura senti notre embarras pour qualifier précisément la relation établie entre François et Jeanne. Amitié? C'est trop peu. Affection? C'est encore moins. Amour? Le mot est aujourd'hui ambigu. Union? Oui, à condition d'aller plus loin encore: il reste le mot chrétien que nous citons dans la prière de Jésus en tête de ces pages, le mot d'*unité*. François et Jeanne nous font assister à cette œuvre du Christ qui est de *rendre ses disciples parfaits*

1. Déposition de Jeanne de Chantal au procès diocésain.

2. 9 décembre 1612.

*dans l'unité*¹. Depuis saint Bernard, ce mot d'*unité* indique chez les mystiques chrétiens l'aboutissement de l'amour : aimer, c'est devenir l'autre sans cesser d'être soi-même ; mieux, c'est devenir soi-même en l'autre, et par là même s'ouvrir à tous les autres. *Je sens cette unité que Dieu a faite, d'un extraordinaire sentiment*², écrira François au soir de sa vie ; c'est la richesse et la portée véritablement mystique de cette unité, que nous allons tâcher de comprendre pour terminer.

DEUX ÂMES QUI N'EN FONT QU'UNE, TROIS CŒURS QUI N'EN FONT QU'UN

De ce mouvement de leur amour vers l'unité, François et Jeanne ont pris une conscience de plus en plus vive. On pourrait le relever au fil de leur correspondance : d'année en année, on voit peu à peu s'effacer le « je » et le « vous », au profit du « nous », et surtout du « notre » : « notre âme », et plus encore « notre cœur ». De la réciprocité de l'amitié, ils passent ainsi à la communion de l'unité. Nous allons essayer de mettre ce passage en évidence, car c'est lui qui confère son architecture à toute leur correspondance, et qui nous en fournit la véritable clef de lecture.

DEUX ÂMES QUI N'EN FONT QU'UNE

Que Jeanne soit désignée comme « l'âme » de François, cela apparaît très tôt : *Or sus, ma Sœur, ma Fille, mon âme, et ceci n'est pas excessif, vous le savez bien*³... Mais enfin, cela ne va guère plus loin que l'expression d'une grande affection. En 1609, un mouvement s'opère vers une progressive fusion des deux âmes de Jeanne et de François : parlant de la consécration de son âme à Dieu, celui-ci précise : *Et quand je dis*

1. Jn 17, 23.

2. 1867, en 1620 ou 1621.

3. 21 novembre 1604. Cf. également ci-dessus, lettre du 1^{er} août 1605.

de mon âme, je dis de toute mon âme, y comprenant celle que Dieu lui a conjointe inséparablement. Et puisque je suis sur le propos de mon âme, je vous remercie du zèle que vous avez pour son bien, qui est indivis avec celui de la vôtre, si vôtre et mien se peut dire entre-nous pour ce regard¹. Et quelques mois plus tard il précise encore, dans une note marginale après qu'il ait raturé l'expression : Oui, mon âme, [je raye ce mot non pas de mon cœur mais du papier] ma Fille²...

Les petites phrases de ce genre se multiplient alors ; nous sommes au moment où la Visitation se fonde, et où François perçoit avec une nouvelle lucidité sa relation à Jeanne : *Ma Fille, il faut que je vous dise que je ne vis jamais si clairement combien vous êtes ma fille que je le vois maintenant³...* Et c'est cette perception nouvelle qui va le conduire à formaliser un véritable échange de son âme avec celle de Jeanne, par le vœu évoqué au début de ces pages ; on doit probablement le dater de cette période, et il scelle définitivement leur unité spirituelle. En voici la partie essentielle :

Je, François, évêque de Genève, accepte de la part de Dieu les vœux de chasteté, obéissance et pauvreté, présentement renouvelés par Jeanne Françoise Fremyot, ma très chère Fille spirituelle. Et après avoir moi-même réitéré le vœu solennel de perpétuelle chasteté, par moi fait en la réception des Ordres, lequel je confirme de tout mon cœur, je proteste et promets de conduire, aider, servir et avancer ladite Jeanne Françoise Fremyot, ma Fille, le plus soigneusement, fidèlement et saintement que je saurai, en l'amour de Dieu et perfection de son âme, laquelle désormais je reçois et tiens comme mienne, pour en répondre devant notre Sauveur. Et ainsi je le voue au Père, Fils et Saint-Esprit, un seul vrai Dieu, auquel

1. 14 juillet 1609.

2. 11 décembre 1609.

3. 28 mai 1610.

soit honneur, gloire et bénédiction dans les siècles des siècles. Amen¹.

François accepte de la part de Dieu les vœux de Jeanne, et au même moment, il reçoit et tient désormais son âme pour sienne, tandis que symétriquement il se voue pour toujours à sa sainteté, au point d'en répondre devant Jésus Christ. Comme si l'âme de Jeanne était la sienne? Non, parce que l'âme de Jeanne est devenue la sienne. Plus encore : renouvelant sa propre consécration sacerdotale, il l'investit désormais dans les vœux que Jeanne vient de prononcer, lui transférant en quelque sorte la responsabilité de sa propre fidélité. On ne peut aller plus loin dans la logique de sa première lettre au départ de Dijon sept ans plus tôt : « Dieu m'a donné à vous. »

TROIS CŒURS QUI N'EN FONT QU'UN

Plus net encore que celui de l'échange des âmes, c'est le thème du rapprochement, puis de l'union, et enfin de l'unité des cœurs de Jeanne et de François qui nous permet de suivre l'approfondissement de leur relation. Mais cette fois-ci, la présence de Jésus comme celui qui opère cette unité apparaît au premier plan : le Sacré-Cœur arrive dans la dévotion française, avant même que la Visitation n'en devienne le sanctuaire.

C'est au moment où l'échange des âmes de Jeanne et de François devient clair, que ce thème de l'union de leur cœur finit également de s'imposer dans leur correspondance :

Ô ma Fille, que j'ai de désirs que nous soyons un jour tout anéantis en nous-mêmes pour vivre tout à Dieu, et que notre *vie soit cachée avec Jésus Christ en Dieu*. Oh ! quand vivrons-nous nous-mêmes, mais non pas nous-mêmes ; et quand sera-ce que Jésus Christ, vivra tout en

1. 22 août 1611.

nous? Je m'en vais un peu faire d'oraison sur cela, où je prierai le cœur royal du Sauveur pour le nôtre... Pourquoi pensons-nous qu'il ait voulu faire un seul cœur de deux, sinon afin que ce cœur soit extraordinairement hardi, brave, courageux, constant et amoureux en son Créateur et son Sauveur, par lequel et auquel je suis tout vôtre¹?

«Le cœur du Sauveur», «Dieu a voulu faire un seul cœur de deux...»; désormais, ces trois cœurs n'en feront plus qu'un, mais bien plus tôt, moins d'un an après la rencontre de Dijon, nous les voyons déjà étroitement associés:

Je vis un jour une image dévote: c'était un cœur sur lequel le petit Jésus était assis. Ô Dieu, dis-je, ainsi puisiez-vous vous asseoir sur le cœur de cette fille que vous m'avez donnée et à laquelle vous m'avez donné. Il me plaisait en cette image que Jésus était assis et se reposait, car cela me représentait une stabilité; et me plaisait qu'il y était enfant, car c'est l'âge de parfaite simplicité et douceur. Et communiant au jour auquel je savais que vous en faisiez de même, je logeais par désir ce béni Hôte en cette place et chez vous et chez moi. Dieu soit en tout et par tout béni, et veuille se saisir de nos cœurs dans les siècles des siècles. Amen².

On aura remarqué au passage le voisinage de la communion eucharistique et de ce «cœur à cœur» qui s'esquisse entre Jeanne et François. Pour bien en comprendre la portée, sans doute faut-il voir dans le texte qui va suivre une allusion à une anecdote bien connue, quoique, à tort, souvent placée plus

1. 28 mai 1610.

2. Fin février 1605, souligné quelques semaines plus tard, le 29 mai 1605: «Le doux Jésus soit assis sur votre cœur et sur le mien ensemble, et qu'il y règne et vive à jamais. Amen.»